

## Études littéraires africaines

MERDADI (Abdellali), *Auteurs algériens de langue française de la période coloniale. Dictionnaire biographique*. Paris : L'Harmattan, 2010, 315 p. – ISBN 978-2-296-11556-9



Roswitha Geys

Numéro 30, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027372ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1027372ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Geys, R. (2010). Compte rendu de [MERDADI (Abdellali), *Auteurs algériens de langue française de la période coloniale. Dictionnaire biographique*. Paris : L'Harmattan, 2010, 315 p. – ISBN 978-2-296-11556-9]. *Études littéraires africaines*, (30), 143–145. <https://doi.org/10.7202/1027372ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

linguistique en Guinée Équatoriale, qui a donné naissance à l'« espaguifranglés ». L'insécurité linguistique des élèves anglophones apprenant le français au Cameroun est le thème de l'article de B. Kody. Tous les articles de cette section souffrent d'un manque de précision et présentent trop de coquilles et fautes orthographiques. L'article intitulé « La catégorie du genre et ses tendances évolutives » ainsi que l'« Essai de systématisation des formes hypothétiques en français moderne » n'apportent pas grand-chose à l'étude synchronique et diachronique des deux thèmes choisis. En revanche, l'étude de Mbonji-Mouelle, qui se concentre sur le patrimoine sociolinguistique *bankon* au Cameroun, est plus intéressante parce qu'elle offre des informations nouvelles.

La deuxième partie regroupe cinq articles de didactique (dont un en anglais), allant de l'apprentissage de la responsabilisation à l'école primaire congolaise (Congo Brazzaville) aux TICE au service de la Formation Ouverte à Distance à l'Université de Dschang (Cameroun), en passant par la lecture suivie au lycée, l'enseignement de l'anglais et celui de la littérature en milieu camerounais. Ce dernier article aurait pu servir de pont avec la troisième partie dont les cinq articles placent au centre de leurs préoccupations la littérature orale traditionnelle (l'article d'Alembong intitulé « The Ejagham Etog-Ebyi Atu : the Oneness of Ritual, Orature and Theatre ») et la littérature francophone (Vigny, Zola, Butor, Condé et Pineau) et anglophone (Stanley). Les deux dernières parties sont consacrées aux sciences de l'information et de la communication et aux sciences sociales.

Il serait donc souhaitable qu'une telle revue scientifique, qui se veut « internationale », soit plus sélective quant à la qualité des articles présentés et cherche à éliminer les coquilles et autres scories orthographiques ou syntaxiques, tout en améliorant sa mise en page.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

MERDADI (ABDELLALI), *AUTEURS ALGERIENS DE LANGUE FRANÇAISE DE LA PERIODE COLONIALE. DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE*. PARIS : L'HARMATTAN, 2010, 315 P. - ISBN 978-2-296-11556-9.

« Le français est notre butin de guerre », disait le père et l'amoureux fou de *Nedjma* (1956), la femme sauvage qu'on voit, dans *Le Cercle des représailles* (1959), adorer la terre. Cette terre algérienne pour laquelle se passionnent tant d'auteurs, qu'ils/elles aient épousé un indigène musulman

(comme I. Eberhardt), qu'ils appartiennent à la communauté juive naturalisée française par le décret Crémieux, qu'ils soient des Français d'Algérie (comme A. Greki ou J. Sénac) et que leurs pieds soient noirs, ou qu'ils soient nés de parents algériens, alors qu'on leur a longtemps refusé jusqu'au nom d'Algériens, celui-ci étant réservé aux seuls Français d'Algérie... A. Merdaci recense « les auteurs indigènes algériens de la période coloniale *qui ont écrit – ou ont été publiés – en langue française* » (p. 9 ; en italiques dans le texte). Indigène : un des mots terribles de la colonisation, montrant que la France, dont la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* a fait une nation-phare en Europe, la première à reconnaître solennellement les droits de ses citoyens, a trahi ses grandes idées révolutionnaires en établissant, dans la « situation coloniale » (A. Memmi) ou le « système colonial » (J.-P. Sartre), une nette distinction entre les hommes et les « sous-hommes » soumis au *Code de l'indigénat*. Les colonisés se sont approprié le français, la langue du sang, pour en faire leur langue d'écriture. Kateb Yacine dit : « Une langue appartient à celui qui la viole, pas à celui qui la caresse ». R. Barthes propose de « tricher » (avec) la langue pour « entendre la langue hors-pouvoir » (*Leçon*. Paris : Seuil, coll. Points essais, 1989, p. 15).

On note une tripartition intéressante du *Dictionnaire* : dans la première et plus grande partie sont recensés tous les « Auteurs de la période coloniale (1833-1962) » ayant publié au moins un livre ou une brochure ; dans la deuxième partie, « L'efflorescence intellectuelle et littéraire (1945-1962) », sont regroupés les auteurs ayant publié des textes dans les journaux qui, à partir de 1945, deviennent un moyen d'expression important ; enfin, la troisième partie rassemble les « Auteurs de la période coloniale publiés après l'indépendance ». Ne figurent pas dans ce *Dictionnaire* les membres de la communauté juive. Le choix d'A. Merdaci de ne pas les recenser (à part Roland Rhais, Marlise Benhaïm *alias* Myriam Ben et Daniel Timsit, « membres des "Combattants de la libération" pendant la guerre d'indépendance », p. 11) est à respecter, même si d'autres dictionnaristes auraient peut-être opté pour leur intégration dans le corps des auteurs indigènes, malgré le fait que certains d'entre eux ont expressément placé leurs productions dans la littérature coloniale française. Mais A. Merdaci, qui s'efforce de ne pas trahir dans son *Dictionnaire* les convictions des auteurs, quand bien même celles-ci pourraient parfois s'avérer dérangeantes, a aussi raison quand il décide de ne pas tenir compte d'eux.

Pour finir, notons que le *Dictionnaire* est augmenté (entre autres) d'une chronologie de la colonisation (p. 21-33) et de riches « Annexes », dont le point 3 : « Note sur la production écrite en langue française pendant la période coloniale » (p. 266-269), est particulièrement intéressant grâce aux tableaux qui donnent une idée assez précise de la production en français par genres, avant et après 1950. Parmi les dictionnaires consacrés aux littératures maghrébines déjà existants (comme le *Dictionnaire de littératures de langue arabe et maghrébine francophone* de Jamel Eddine Benchekh) ou en cours de réalisation (comme l'ouvrage *Passages et ancrages. Dictionnaire des littératures migrantes en France depuis 1981*, une initiative lancée par l'Université d'Innsbruck et où figurent aussi des auteurs maghrébins en exil, ou encore le *Dictionnaire des écrivaines maghrébines contemporaines à partir de 1950*, un projet coordonné par la CICLIM), la contribution d'A. Merdaci occupe une place importante.

■ Roswitha GEYSS

MOREAU (ABOU BAKR), *LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR ET WALT WHITMAN. POUR L'IDEAL HUMANISTE UNIVERSEL*. PARIS : L'HARMATTAN, 2010, 196 p. - ISBN 978-2-296-10624-4.

Lier l'écrivain américain Walt Whitman (1819-1892) à l'écrivain sénégalais Léopold Sédar Senghor (1906-2001) pourrait surprendre de prime abord car ni la langue, ni la culture, ni le milieu social ambiant, ni la productivité littéraire, ni l'époque ne les rapprochent. En introduction, Abou Bakr Moreau explique son approche, qui procède « de la visée la plus haute de la poésie elle-même, celle de créer le paradoxe en confrontant des objets aussi distants l'un de l'autre et qui n'entretiennent aucune relation logique apparente, pour mieux les rapprocher, par le biais des thèmes et des valeurs universels et transcendants qui les motivent » (p. 13).

Le livre comporte neuf chapitres de longueur inégale et une conclusion. Le premier chapitre, qui est de loin le plus long (48 pages), décrit l'inspiration lyrique et autobiographique des deux écrivains. Le deuxième est intitulé « Poésie, politique et transcendance » et montre que « pour être universaliste, il faut être non seulement tolérant, mais syncrétique et même subversif » (p. 90). Suivent de plus courts chapitres approfondissant les thématiques de « La ville et la